

La Volta noire comme frontière historique

In: Journal des africanistes. 1997, tome 67 fascicule 1. pp. 87-95.

Résumé

L'identification du fleuve Volta par les observateurs étrangers semble sans rapport avec le discours autochtone. Lobi et Birifor évaluent leur espace, formulent des conceptions identitaires et situent des formes concrètes d'appartenance (cycles rituels). Le travail d'élaboration d'un lieu-frontière construit une histoire qui devrait souligner les points de vues exprimés comme complémentarités en construction.

Abstract

The observer's identification of the Volta River seems to have had no connection with local discourse. The Lobi and the Birifor evaluate their living space, formulate notions of identity and locate concrete forms of membership (ritual cycles). The establishment of a boundary-place entails the construction of a history in which the different points of view expressed should be understood as emerging complementarities.

Citer ce document / Cite this document :

Bonnafé Pierre. La Volta noire comme frontière historique. In: Journal des africanistes. 1997, tome 67 fascicule 1. pp. 87-95.

doi : 10.3406/jafr.1997.1122

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/jafr_0399-0346_1997_num_67_1_1122

La Volta comme frontière historique

Résumé

L'identification du fleuve Volta par les observateurs étrangers semble sans rapport avec le discours autochtone. Lobi et Birifor évaluent leur espace, formulent des conceptions identitaires et situent des formes concrètes d'appartenance (cycles rituels). Le travail d'élaboration d'un lieu-frontière construit une histoire qui devrait souligner les points de vues exprimés comme complémentarités en construction.

Mots-clefs

Volta, Lobi, Birifor, cycle rituel.

Abstract

The observer's identification of the Volta River seems to have had no connection with local discourse. The Lobi and the Birifor evaluate their living space, formulate notions of identity and locate concrete forms of membership (ritual cycles). The establishment of a boundary-place entails the construction of a history in which the different points of view expressed should be understood as emerging complementarities.

Keywords

Volta, Lobi, Birifor, ritual cycle.

La Volta est un immense fleuve qui court sur des centaines de kilomètres : elle reçoit différents noms géographiques suivant les lieux. Dans la zone centrale de l'Afrique de l'Ouest, elle devient rouge, blanche ou noire. Elle forme la frontière entre le Burkina Faso et le Ghana, et sépare plusieurs pays.

Il est intéressant de voir comment des peuples ont investi de façon très variable le même cours d'eau à travers les âges. Nous allons centrer l'attention sur un groupe de populations voisines culturellement : les peuples Lobi-Birifor-

Dagara. Tous trois ont une organisation proche de sociétés « sans état » ou acéphales, comme on l'a dit d'abord, avant de les caractériser plus positivement comme « segmentaires ». Cela signifie qu'on n'y rencontrait pas de chefferie politique ni de pouvoir juridique centralisé. Les populations qui furent à tort regroupées comme « tribus du rameau lobi » provenaient toutes du Ghana.

Les Pwa, au nombre de 5 000, passèrent le fleuve vers 1740. Les Dyan (10 000) vers 1770 : ils semblent avoir vécu en paix avec les Lobi, respectant leur alliance de groupe faible avec les Pwa. Les Lobi, au nombre de 160 000, auraient traversé le fleuve vers 1770 (60 000 en Côte d'Ivoire). Les Birifor (100 000) seraient passés vers 1800. Les Dagara, en dernier lieu, vers 1820¹.

Tous ces peuples s'éloignaient d'une zone critique de razzias esclavagistes et de domination extérieure (cavaliers Zerma ou troupes de divers conquérants)².

Entrons tout de suite dans le vif du sujet, en ne retenant que Lobi et Birifor.

– Récit d'Henri Labouret, administrateur (6-7 janvier 1923) : (il décrit un moment de l'initiation lobi) « chaque candidat est appelé par un ancien initié qui va le guider... vers l'eau sacrée. Lorsque tout est prêt, on appelle les candidats et leurs conducteurs. Des ombres indécises s'avancent dans la nuit, elles s'approchent lentement et bientôt on entend ceux qui vont être initiés trembler et claquer des dents. On les invite à se coucher au bord de l'eau sacrée, ils obéissent avec des gestes maladroits sans distinction d'âge et de sexe, tous s'allongent à plat ventre, côte-à-côte sur la terre nue. On leur ordonne de boire et aussitôt ils absorbent à longs traits ce liquide dégoûtant. »³ (l'auteur ne leur reconnaît ni arts ni organisation politique véritables).

– Récit d'un initié lobi du patriclan en 1973 : « Après nous être rafraîchis dans plusieurs marigots en nous baignant, nous reprîmes la route, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Soudain, au détour d'un chemin, nous découvriâmes une rivière magnifique dans laquelle nous entrâmes pour boire. »

Ces deux citations ne sont-elles pas significatives (j'avais toujours rêvé de les donner ensemble, comme une sorte de collage) ? Ne nous montrent-elles pas sur le même objet l'absolue relativité des impressions ? Je ne dis pas « extrême » mais « absolue », au sens où les acteurs ne peuvent pas les dépasser et se livrent de la sorte à nu, bien plus encore que dans leurs justifications a posteriori.

Nous allons tenter de les suivre comme fil directeur de notre thème : de cette illustration simple, on peut tirer des conclusions importantes.

¹ Les chiffres que je donne sont actuels.

² M. PÈRE, 1988, I, : 73-105 ; J. GOODY 1967, : 15 ; J. L. BOUTILLIER 1975, : 279.

³ LABOURET H. 1931, : 421.

L'EXPÉRIMENTATION EN SCIENCES HUMAINES

a) Le télescope d'un fait social est humain⁴ : C'est le seul instrument que nous ayons à affiner dans ses diverses procédures d'enregistrement (magnétophone, caméra, photo... n'en représentant que les techniques, au même titre que l'entretien n'est qu'une méthode d'observation parmi d'autres).

b) A la différence du télescope des astronomes, le télescope humain est éminemment variable. J'y ajouterai un principe d'épistémologie qui devrait être affiché en grand dans toutes les écoles et universités : en sciences, les différences sont bien plus intéressantes que les constantes. Exemple : l'âge et le sexe, qui sont des catégories fondamentales de l'être, si vous les prenez à ce niveau d'universalité sur une société, vous risquez de ne pas dire grand chose de plus.

Or dans une société du genre de celle des Lobi : segmentaire et sans chefferie politique, il existait (il existe encore pour une part) une extraordinaire diversité culturelle à l'intérieur de ces peuples sans écriture. N'est-ce pas cette variation interne qui permet de décrire au mieux cette riche matière, surtout si l'on joint sa variation externe : le peuple voisin birifor, qui aurait presque le même type d'organisation sociale ?

c) Je proposerai une dernière hypothèse pour saisir cette diversité : celle-ci s'organiserait autour des pôles supérieur et inférieur de la société, au moment où on la considère. Paradoxe apparent à propos d'un peuple très peu hiérarchisé, dont j'espère venir à bout en conclusion.

LA FRONTIÈRE COMME LIEU D'IDENTITÉ CULTURELLE

Matriclan et matrilignage

Les peuples lobi et birifor appartiennent à quatre ou cinq grands clans avec des équivalences chez les peuples voisins subdivisés en sous-clans. D'un avis quasi unanime, ce serait là leur plus ancienne strate d'organisation sociale, déjà représentée lors de leur séjour antérieur au Ghana. Aucun de leurs récits de migration n'omet ces références très précises ni les villages traversés sur la frontière fluviale. Leurs descendants citent encore souvent plusieurs villages ghanéens. Cette représentation est fortement intériorisée lors des funérailles : après la mort, les voies de cette filiation accompagnent le défunt, quand il retransverse dans l'autre sens le fleuve en portant saalebasse remplie de cauris entre ses mains. Beaucoup de rites claniques commanderont d'aller puiser de l'eau de la Volta noire, aujourd'hui encore.

⁴ A la différence de l'outil des astronomes. Cette remarque ainsi que la suivante sont faites par Pierre GROU à propos des crises économiques : *L'aventure économique, de l'australopithèque aux multinationales*, Paris, L'Harmattan, 1987.

Le matriclan et matrilignage du père

Depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, une importance égale est accordée à cette ligne : elle compte autant que son propre matriclan. Ce dernier réglait l'héritage des richesses (cauris et bétail), tandis que l'autre contrôlait le travail, les deux groupes s'occupant des alliances matrimoniales. A ces deux premiers pôles d'identité culturelle, référée au fleuve, il convient d'ajouter un troisième aussi considérable. Nous aurons ainsi l'armature du télescope humain, dont j'ai parlé.

Patriclan et initiation

Ces mêmes peuples comprennent une cinquantaine de patriclans, eux-mêmes segmentés, de dimension et de poids très inégaux. C'est merveilleux de voir comment ils ont depuis deux siècles déployé une gamme très diversifiée de pratiques à partir du même fleuve sacré.

Qu'on en juge par cet échantillonnage de 10 patriclans, choisis dans la région de Kampti⁵ au sud du Burkina Faso. Tous les clans portaient des parures de cauris, sauf le numéro 1 (je les numérote pour respecter le secret ! C'était en 1977 et leur ordre était chronologique, tous les sept ans), dont les participants restaient nus jadis. Tous font au début un pillage des poules, en principe exercé sur les fautifs au regard de la coutume, sauf le numéro 4. Un seul sous-clan dispose d'une langue secrète. A la différence de tous les autres, le 1 ne semblait pas aller jusqu'au fleuve-frontière. La moitié passe par des bois sacrés, l'autre non.

Des éléments fondamentaux de toute initiation comme le rhombe, provoquant la mort symbolique des novices, peuvent faire défaut : dans 9 et 10, ils sont remplacés par l'action d'un médicament spécifique. Parfois l'une des composantes du « système », comme la natte des funérailles dans 9, peut prendre un rôle démesuré. Quant au mariage, la plupart du temps il est soumis à un ensemble de règles moyennes, à l'exception de 1 où il faut consacrer tout un travail à « détacher » la fiancée du groupe de son autel propre.

Sujet vaste : c'est à se demander si, en dehors de la présence d'un prêtre et d'une prêtresse, de l'interdiction de révéler les secrets, il y a véritablement des constantes identifiables. Cependant cet abondant corpus oral ne constitue pas du tout une avalanche de préceptes désordonnés. Un même interdit du couteau relie les trois premiers en fonction d'un passé commun. Presque tous les groupes sont associés deux à deux comme « arbitres », relativement à un épisode de leurs mémoires : une guerre, une faute, un pacte...

Ex : 4 et 6 par leurs rites croisés, bien qu'ils aient chacun leur chemin, commémoraient en fait un épisode très ancien d'une initiation. Au moment où

⁵ Elle est évoquée avec une grande richesse dans le livre de G. ANTONGINI et T. SPINI (1981).

les initiés de 4 se purifiaient d'eau sacrée, une de leurs femmes, sur le point d'accoucher, a ressenti des douleurs. Mais elle n'a pu y réussir et les 6, en ressortant du fleuve, l'ont piétinée. Depuis lors, ils seraient en guerre, du moins jusqu'au jour où une grande prêtresse a compris l'inutilité de ces morts d'enfants. Ce mélange d'unité et de pluralité est très manifeste dans l'onomastique. A notre connaissance, les Lobi nomment leur grand fleuve sacré du seul nom de « fleuve » (*mir*), alors qu'ils désignent son sous-affluent le Poni par autant de termes différents que de villages traversés⁶.

Le grand culte du bir

Dans un premier temps, il apparaîtra quelque peu hors du sujet. Lié à la prospérité des personnes, à la poussée du sorgho, il se rattache également aux marchés par l'intermédiaire du kaolin et d'une colline célèbre. Seuls les Lobi des collines le fréquentaient, c'est-à-dire une moitié d'entre eux. Mais voilà qu'il ramène dans la même zone sacrée (de quelques centaines de km²) des foules d'assistants par alternance. Lorsqu'on danse le bir, on arrête de danser l'initiation durant six ans. N'est-ce pas un mouvement comparable au précédent et qui implique tout cet arrière-plan culturel d'une frontière passée une fois et pour ainsi dire jamais retraversée ? L'origine est toujours du même côté et, comme nous aurons l'occasion de le redire, la création de ces deux grandes « têtes du pays » – de ces deux grandes institutions – paraît postérieure à l'arrivée du peuple lobi au Burkina Faso.

Bien qu'un rituel soit toujours un objet en train de changer, comme le rappelait récemment Jack Goody, cette conscience ne nous empêcherait pas d'admettre qu'il existe bien des cycles du sacré chez ces peuples orientés vers cet axe fluvial. Mais ces cycles sacrés établiraient plus une différence de degré que de nature entre les hiérarchies. L'imaginaire ancestral y côtoyait la matérialité de l'eau, présente (on l'a fait remarquer) dans bien des pèlerinages analogues. Une telle périodicité renvoyait depuis au moins un siècle aux régularités d'un cycle agricole.

LA FRONTIÈRE COMME AXE, L'ÉVOLUTION SOCIALE DE CRISE EN CRISE

Nos enquêtes auprès des habitants nous ramenaient au même constat ou à la même impression : à savoir qu'au-delà de leur récit historique cyclique (leur parcours d'origine étant leur parcours d'arrivée ancien), tous se trouvaient pris comme nous dans le temps irréversible de l'histoire. Patrick Menget est l'un des

⁶ cf. PÈRE, (1988), : 397.

rares à avoir exprimé nettement ce fait, à propos de la couvade des sociétés traditionnelles. C'est ce que je vais approfondir sur les crises successives qu'ils ont connues.

La crise la plus vieille qui ait laissé de nombreuses traces fut antérieure à la traversée de la Volta Noire. Il est faux qu'ils l'aient complètement forclosé, comme on le dit parfois : on trouverait des indices dans chaque patriclan. Tout autre chose est qu'ils aient pu la tenir à distance comme un fait très pénible, un concentré de razzias, de guerres, d'esclavages... On comprendrait alors que le passage du fameux fleuve ait pu être finalement vu comme une délivrance. Les conditions de leur expansion au Burkina Faso furent ensuite relativement plus faciles : proposition valable pour les Birifor, Dyan et même Dagara, autres peuples « acéphales ». Finalement, tous voulurent s'en éloigner en établissant de nouvelles bases sociales. Leur histoire exista bien mais décentralisée, orale et fragmentée en même temps que communautaire. Ne serait-il pas naïf et déplacé d'en rechercher une autre ?⁷

C'est là pour les Lobi en particulier tout le récit de la constitution en un édifice plus complexe, comprenant patriclan d'initiation, agriculture et artisanat perfectionnés à travers un accroissement des échanges. Tous ces temps historiques sont parfaitement vérifiables dans les étapes de leur peuplement (cf. M. Père) ou de leurs migrations (M. Fiéloux). On méconnaît souvent dès lors ce type de transformation en Afrique noire parce qu'il fut lent et que seule la tradition orale le révèle⁸.

Prenons l'une de ces séquences temporelles que M. Père appelle très opportunément « genèse et histoire » des habitants actuels de Midebdo⁹. Il semble d'ailleurs difficile d'en séparer le temps, l'espace et leurs interactions sociales, comprenant bien sûr deux versions articulées sur deux groupes à travers le processus de segmentation. Un tel récit nous retrace leur rapport au fleuve par l'intermédiaire d'un ancêtre commun connu. Il est remarquable que déjà il l'éclaire en recherchant les causes des migrations, quête de gibier ou de nouvelles terres, tout en nous signalant la discrétion sur les conflits.

Si je suis bien d'accord qu'une investigation moderne doit tenter de dépasser une telle vision en recrutement par la filiation ou l'alliance matrimoniale pour faire de ces dernières un enjeu de pratiques politiques, ce seront là deux interprétations différentes d'une même histoire¹⁰.

⁷ Car l'erreur souvent commise consista soit à leur refuser une histoire soit à leur prêter une autre que la leur.

⁸ Maurice DELAFOSSE est une exception : il porte sur leur économie un jugement très favorable à la fin du siècle dernier.

⁹ PÈRE, *o.c.*, V2 : 403-404.

¹⁰ BALANDIER G., *Anthropologie Politique*, Paris, PUF, 1967 : 68-86.

Sur ce point, nous rejoindrons les conceptions de Claude Lefort sur les formes de l'histoire¹¹ : « Le propre d'une société « historique », c'est... qu'elle contient le principe de l'événement et a le pouvoir de le convertir en moment d'une expérience, en sorte qu'il figure un élément dans le débat que les hommes poursuivent entre eux. »

M'a irrité ainsi cette affirmation hautaine de l'écrivain P. Valéry¹² : « Passion égalitaire, méconnaissance des différenciations des tâches, au demeurant bien mal entreprises très souvent ». On pourrait inverser aisément et trouver la raison contraire, l'une ne valant sans doute pas mieux que l'autre. Aucune sociabilité ne résisterait non plus à la pure concurrence. Ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que dans un village lobi ou birifor avant 1900 et même plus tard, quand quelqu'un n'avait plus de sorgho à manger, n'importe quel voisin lui en donnait.

Une nouvelle grande crise correspondit à la conquête coloniale. Dans leur résistance inouïe aux colonisateurs français, décrite en détail par Jeanne-Marie Kambou¹³, ces sociétés, pendant au moins vingt-cinq ans, usèrent de tous les moyens possibles pour former une sorte de bastion politique et culturel. Le fleuve-frontière changea encore une fois de sens et devint leur réduit irréductible. Ce combat contraignit leurs adversaires à créer une ethnologie de domination. Du point de vue descriptif, ce champ social est régi jusqu'en 1930 par une variation impressionnante. On peut se demander si une telle décentralisation au niveau global n'entraîne pas, au niveau local, une unité et une centralisation relatives (comme les divers cultes l'attestent) alors que ce serait plutôt le contraire dans des royaumes voisins, où une centralisation au niveau global amènerait, au niveau local, une décentralisation et une unité relatives (comme dans les louanges d'un souverain mossi). Le mouvement social enrayerait toujours un déséquilibre foncier...

Les étapes modernes ne seront qu'esquissées : ce fut l'imposition d'un cadre étatique (avec Commandants et chefs de canton) qui demeura conflictuel : impôts, travail forcé... Puis l'indépendance nationale : formation de classes sociales à partir de l'Etat ou de l'économie marchande et migration vers la Côte d'Ivoire. La frontière fluviale prit place alors dans un nouveau système inter-étatique et international qui en infléchit en profondeur la portée. Elle perdit de plus en plus son caractère de référence imaginaire pour acquérir des traits relevant plus de la science politique classique. Mais les peuples évoqués sont encore très loin d'y voir une frontière comme une autre.

¹¹ LEFORT C., *o.c.*, Paris, Gallimard, 1978 : 39.

¹² VALÉRY P., *Anarchie*, Paris, Gallimard, 1944.

¹³ KAMBOU-Ferrand J. M., 1993 : 358.

CONCLUSION

Retour à l'hypothèse de départ sur la variation : les éléments qui ont été fournis doivent être estimés à leur juste place. Ils sont très proches des données recueillies par Jack Goody sur les Dagara – tout spécialement la cérémonie du Bagré et son texte. L'auteur y explique très bien qu'il n'y a absolument rien qui ressemble à un texte unique dont il y aurait ensuite des variantes ! On pourrait dire de notre côté que la diversité est de règle... elles seraient à la fois la puissance et la limite de ce genre de régime¹⁴.

Si on accepte l'affirmation, ne peut-on dire alors que le type de variation serait déterminé par la nature des pôles supérieur et inférieur commandant l'organisation sociale ? Chez les Lobi ou Birifor avant 1920, pratiquement aucun d'eux n'est permanent. Illustration pratique : un prêtre d'initiation ne règne que tous les sept ans et sur sa seule sphère, un prêtre de marché doit dire la même chose tous les cinq jours, un prêtre de village ne peut soulever que les questions tenant à la terre, un leader guerrier ne peut guère se prévaloir un jour de paix de son pouvoir etc. Des « classes » éphémères et précaires ne pourraient engendrer qu'une variation du même type. Tels seraient les fondamentaux de leur histoire originale.

Le télescope humain, que nous avons postulé pour « voir » cette frontière à travers les âges, doit se faire d'abord communautaire, lignager, clanique, villageois et segmentaire (pour prendre les cadres ethnologiques). Mais surtout, s'il prétend saisir l'histoire de ces peuples, il doit avant tout montrer comment ils s'organisent librement comme sociétés à travers leurs dynamiques élémentaires de stratification.

Ensuite seulement, le sociologue peut prétendre à construire sa connaissance par un mélange d'écart et de proximité. Il lui restera éventuellement à expliquer d'où il regarde et quoi¹⁵, à des interlocuteurs bien définis ou non. Ce sera l'édification d'un autre instrument du même modèle : autant en prendre conscience. En droit, la liberté de l'observateur serait entière, pourvu qu'il s'efforce comme dans toute science de lutter contre les préjugés.

Et si le paradoxe restait entier et que nous ne pouvions les aborder qu'avec préjugés sans signification péjorative, dans une « complémentarité »¹⁶ à construire, tenant compte des différences culturelles ?

¹⁴ Il y a longtemps, notre collègue J. P. Chauveau déclarait sur les Baoulé de Côte d'Ivoire qu'il n'y avait pas rencontré deux unités de production semblables

¹⁵ Je suis redevable à la discussion dans le séminaire EHESS de M. H. PIAULT et E. TERRAY (1991), qui m'a permis de préciser comment s'opposaient un « indiscernable » sociologique selon Leibnitz et un classement dans l'unité.

¹⁶ BOHR N., *Physique atomique et connaissance humaine*, Paris, 1972, : 33-45.

Références bibliographiques

- ANTONGINI G. et SPINI T., *Il cammino degli antenati. I Lobi del Alto Volta*, Bari, Laterza, 1981.
- BOUTILLIER J. L., « Les trois esclaves de Bouna », *L'esclavage en Afrique précoloniale*, C. Meillassoux (ed.), Paris, Maspéro, 1975.
- FIÉLOUX M., *Les sentiers de la nuit. L'émigration rurale lobi de la haute Volta vers la Côte d'Ivoire*, Paris, ORSTOM, Travaux et Documents n° 110, 1980.
- GOODY J., *The social organisation of the Lowili*, Oxford, 2 ed., 1967.
- KAMBOU-Ferrand J. M., *Peuples voltaïques et conquête coloniale (1885-1914)*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- LABOURET H., *Les tribus du rameau lobi*, Paris, Institut d'Ethnologie, VII, 1931.
- PÈRE M., *Tradition et Changement, Burkina Faso*, Laval, ed. Siloë, 2 vol., 1988.